

400 MILLIONS  
DE LECTEURS DANS LE MONDE

# NORA ROBERTS

*Les lumières  
du Nord*





---

Nora Roberts est la plus grande auteure de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotion.

---

## DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS J'AI LU

Les illusionnistes (n° 3608)  
Un secret trop précieux (n° 3932)  
Ennemies (n° 4080)  
L'impossible mensonge (n° 4275)  
Meurtres au Montana (n° 4374)  
Question de choix (n° 5053)  
La rivale (n° 5438)  
Ce soir et à jamais (n° 5532)  
Comme une ombre dans la nuit  
(n° 6224)  
La villa (n° 6449)  
Par une nuit sans mémoire  
(n° 6640)  
La fortune des Sullivan (n° 6664)  
Bayou (n° 7394)  
Un dangereux secret (n° 7808)  
Les diamants du passé (n° 8058)  
Les lumières du Nord (8162)  
Coup de cœur (n° 8332)  
Douce revanche (n° 8638)  
Les feux de la vengeance (n° 8822)  
Le refuge de l'ange (n° 9067)  
Si tu m'abandonnes (n° 9136)  
La maison aux souvenirs (n° 9497)  
Les collines de la chance (n° 9595)  
Si je te retrouvais (n° 9966)  
Un cœur en flammes (n° 10363)  
Une femme dans la tourmente  
(n° 10381)  
Maléfice (n° 10399)  
L'ultime refuge (n° 10464)  
Et vos péchés seront pardonnés  
(n° 10579)  
Une femme sous la menace  
(n° 10745)  
Le cercle brisé (n° 10856)  
L'emprise du vice (n° 10978)  
Un cœur naufragé (n° 11126)

Le collectionneur (n° 11500)  
Le menteur (n° 11823)  
Obsession (n° 12192)  
Un cœur à l'abri (n° 12672)  
Enchantements (n° 12983)  
Fêlures (n° 13259)  
**LIEUTENANT EVE DALLAS**  
Lieutenant Eve Dallas (n° 4428)  
Crimes pour l'exemple (n° 4454)  
Au bénéfice du crime (n° 4481)  
Crimes en cascade (n° 4711)  
Cérémonie du crime (n° 4756)  
Au cœur du crime (n° 4918)  
Les bijoux du crime (n° 5981)  
Conspiration du crime (n° 6027)  
Candidat au crime (n° 6855)  
Témoin du crime (n° 7323)  
La loi du crime (n° 7334)  
Au nom du crime (n° 7393)  
Fascination du crime (n° 7575)  
Réunion du crime (n° 7606)  
Pureté du crime (n° 7797)  
Portrait du crime (n° 7953)  
Imitation du crime (n° 8024)  
Division du crime (n° 8128)  
Visions du crime (n° 8172)  
Sauvée du crime (n° 8259)  
Aux sources du crime (n° 8441)  
Souvenir du crime (n° 8471)  
Naissance du crime (n° 8583)  
Candeur du crime (n° 8685)  
L'art du crime (n° 8871)  
Scandale du crime (n° 9037)  
L'autel du crime (n° 9183)  
Promesses du crime (n° 9370)  
Filiation du crime (n° 9496)  
Fantaisie du crime (n° 9703)  
Addiction au crime (n° 9853)

*(suite en page 414)*

# NORA ROBERTS

## LES LUMIÈRES DU NORD

---

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Michel Ganstel



---

*Titre original*  
NORTHERN LIGHTS

*Éditeur original*  
G.P. Putnam's Sons,  
a member of Penguin Group (USA) Inc., New York

© Nora Roberts, 2004  
*Pour la traduction française*  
© Éditions Belfond, 2006

---

# Ténèbres

*« Finissez, bonne dame ;  
la lumière du jour est enfuie  
Et nous voilà dans les ténèbres. »*

William SHAKESPEARE

*« Oh ! la nuit, les ténèbres dans l'éclat de midi,  
Le noir irrémissible de l'éclipse totale  
Sans espoir de revoir le jour. »*

John MILTON





# Prologue

Extrait du journal – 12 février 1988

*Atterri sur le glacier vers midi. Le vol a fait passer ma gueule de bois et m'a libéré des racines de la réalité qui me rattachait au monde d'en bas et m'étranglait. Le ciel est aussi limpide que du cristal bleu. Le genre de ciel qu'on colle sur les cartes postales pour attirer les touristes, sans oublier le halo autour du soleil blanc et froid. J'y vois le signe que notre ascension était inscrite dans le Grand Livre. Le vent fait dans les dix nœuds, le thermomètre, un doux moins dix. Le glacier est aussi large que les fesses de Kate la pute et aussi glacé que son cœur. Malgré tout, Kate nous a reçus hier soir comme des princes. Elle nous a même offert ce qu'on pourrait appeler un tarif de groupe.*

*Je me demande ce que nous sommes venus foutre ici, sauf qu'il faut bien être quelque part en train de faire quelque chose. Escalader en plein hiver la montagne Sans Nom vaut bien et peut-être même mieux que beaucoup d'autres choses. Un homme a besoin de temps en temps d'une semaine d'aventure, une aventure sans tord-boyaux ni femmes faciles. Comment apprécier l'alcool et les femmes si on ne s'en prive pas un moment ?*

*Il faut dire que tomber sur deux cinglés de mon espèce m'a valu un sacré coup de veine au jeu et m'a sérieusement remonté le moral. Il faut dire aussi que rien ne me flanque davantage le bourdon que de devoir bosser tous les jours pour gagner ma croûte comme le reste du troupeau.*

*Le magot que m'a rapporté mon coup de veine devrait satisfaire mes bonnes femmes un moment, je peux donc me permettre de prendre quelques jours avec mes copains, rien que pour me faire plaisir à moi.*

*Me battre contre les éléments, risquer ma peau en compagnie d'autres types aussi fêlés que moi, j'en ai besoin pour me rappeler que je suis en vie. Le faire non pas pour la paie, pas par devoir, pas parce qu'une bonne femme vous casse les bonbons, mais par pure connerie, voilà qui vous maintient l'esprit en forme. Il y a de plus en plus de monde, en bas. Trop de monde. Trop de routes qui vont là où elles n'allaient jamais, trop de gens qui vivent là où personne n'avait jamais vécu. Quand j'y suis arrivé, il n'y en avait pas autant et les foutus fédéraux ne régentaient pas tout. Il faut maintenant un permis d'escalade ! La permission de marcher sur une montagne ! Qu'ils aillent se faire foutre, ces pisse-froid de fédéraux, avec leur paperasse et leurs règlements ! Les montagnes étaient là longtemps avant que des bureaucrates inventent le moyen de rafler trois sous grâce à elles ! Et elles y seront encore longtemps après qu'ils auront rôti en enfer avec les flammes de leurs maudits papiers !*

*Mais moi je suis là, sur cette terre qui n'est à personne. Une terre sacrée ne peut pas appartenir à quelqu'un. S'il y avait moyen de vivre sur la montagne, j'y planterais ma tente pour ne jamais en repartir. Mais, sacrée ou pas, cette terre-là vous tuera plus vite, plus sûrement qu'une femme abusive – et avec moins de considération.*

*Alors, je vais prendre ma semaine de bon temps avec des types qui pensent comme moi. Nous irons au sommet de ce pic sans nom qui domine la ville, la rivière et les lacs, qui méprise les limites dans lesquelles les fédéraux veulent emprisonner une terre qui se moque bien de leurs minables efforts pour la domestiquer, la sauvegarder comme ils disent. L'Alaska n'appartient qu'à lui-même malgré les routes, les panneaux et les règlements qu'on lui colle dessus. L'Alaska est la dernière des femmes sauvages, c'est pour cela que Dieu l'aime. Moi aussi.*

*Nous avons installé notre camp de base. Le soleil déjà tombé derrière les sommets nous plonge dans la nuit de l'hiver. Blottis sous notre tente, nous nous remplissons la panse, nous nous passons un pétard, nous parlons du lendemain.*

*Et demain, nous grimpons.*



# 1

*En route pour Lunacy – 28 décembre 2004*

Sanglé sur son siège dans une boîte de conserve qualifiée d'avion par quelque mauvais plaisant, ballotté dans tous les sens au gré des trous d'air dans la pénombre qu'on appelle en hiver la lumière du jour, frôlant des murailles enneigées avant de surplomber des gouffres, le tout pour se rendre dans une ville appelée Lunacy, Ignatious Burke n'avait même pas la force de chercher à quel saint se vouer.

Il n'était pas aussi prêt qu'il le croyait à affronter la mort.

Penser que son sort était entre les mains d'un inconnu, engoncé dans une parka jaune canari et la figure à moitié cachée par un vieux chapeau de brousse en cuir au-dessus d'un passe-montagne violacé, n'avait en effet rien de particulièrement rassurant. À Anchorage, l'individu lui avait pourtant paru compétent quand il avait topé d'une solide claque sur la main de Nate, avant de lui montrer du pouce sa boîte de fer-blanc à hélice en disant : « Appelez-moi Jerk. » C'est à ce moment-là que le doute s'était glissé dans son esprit.

Quel imbécile inconscient accepterait de voler dans un tas de ferraille piloté par un énergomène répondant au nom de Jerk ?

L'avion constituait pourtant le moyen le plus sûr d'accéder à Lunacy aussi tard dans l'année. Du moins Mme le maire Hopp le lui avait-elle affirmé lorsqu'il

l'avait consultée sur l'organisation de son voyage. Mais quand l'appareil vira sec sur l'aile droite et que Nate sentit son estomac suivre le mouvement, il se demanda quelle était la définition du mot *sûr* dans l'esprit du premier magistrat municipal.

Dire qu'il croyait s'en foutre éperdument ! Vivre ou mourir, quelle importance dans l'organisation de l'Univers ? Quand il avait embarqué à Baltimore dans le gros avion de ligne, il s'était résigné au fait que, de toute façon, sa vie ne s'éterniserait pas.

Le psy commis d'office lui avait recommandé de ne prendre aucune décision importante quand il était en état dépressif. Cela ne l'avait pas empêché de poser sa candidature au poste de chef de la police de Lunacy, pour la simple raison que le nom de l'endroit lui avait paru approprié. Ni d'avoir ensuite accepté le job avec indifférence.

Même en ce moment, l'estomac tordu par la nausée et tremblant de froid de la tête aux pieds, Nate avait conscience que ce n'était pas la mort en elle-même qui le rebutait, mais la manière. Il ne voulait pas périr écrasé comme une mouche contre le flanc d'une foutue montagne dans la lumière livide de l'hiver polaire. S'il était resté à Baltimore, s'il avait fait semblant d'écouter le psy et d'être aimable avec son capitaine, il aurait pu s'arranger pour être tué en service commandé, ce qui aurait au moins eu une certaine allure. Mais il avait fait sa mauvaise tête, rendu son badge et coupé – non, anéanti – les ponts derrière lui. Tout ça pour finir en tache sanguinolente quelque part en Alaska...

— On va être un peu secoués, l'informa Jerk avec nonchalance.

Nate déglutit une gorgée de bile.

— Ce n'était pas tellement calme jusqu'à présent.

— C'était rien encore, dit Jerk avec un sourire entendu. Vous devriez essayer de vous bagarrer contre un bon vent debout.

— Merci, sans façon. Il y en a encore pour longtemps ?

— On arrive bientôt.

L'avion se cabrait, vibrait. Nate déclara forfait. Il ferma les yeux et pria Dieu avec ferveur de ne pas aggraver l'indignité de sa mort en le laissant vomir sur ses bottes. Jamais, se jura-t-il, il ne remonterait dans un avion. S'il survivait, il quitterait l'Alaska en voiture, à pied, en rampant s'il le fallait. Mais jamais, au grand jamais il ne remettrait les pieds dans un engin volant.

L'appareil fit soudain un bond si brutal que Nate rouvrit les yeux malgré lui. Et il découvrit à travers le pare-brise la victoire triomphante du soleil sur la grisaille, un miracle qui donnait au ciel l'éclat irisé de la nacre et dessinait la terre en longues ondes de bleu et de blanc, où alternaient le scintillement des lacs gelés et d'immenses étendues d'arbres drapés de neige. À l'est, le ciel était occulté par la masse écrasante de ce que les gens du pays appelaient le Denali, ou simplement la Montagne. Ses recherches superficielles avaient appris à Nate que seuls les profanes lui donnaient son nom officiel de mont McKinley.

*Rien de réel ne devrait être aussi énorme*, fut-il seulement capable de penser en se cramponnant de son mieux pendant la séance de montagnes russes que lui infligeait le coucou. Effaré, il en oublia les sursauts de son estomac, le vrombissement assourdissant du moteur et le froid qui remplissait la carlingue tel un brouillard poisseux.

— Une grosse brute, hein ? commenta Jerk.

— Ouais, approuva Nate. Une grosse brute.

Ils obliquèrent vers l'ouest sans perdre la montagne de vue. Nate s'aperçut alors que ce qu'il avait pris pour une route verglacée était une rivière gelée. Il découvrit près d'une des rives les signes de la présence de l'homme, des maisons, des bâtiments, des camions, des voitures. Tout paraissait figé comme dans un de ces globes qu'il faut secouer pour faire tomber la neige.

Quelque chose claqua sous le fuselage en secouant l'appareil.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le train d'atterrissage. On arrive.

L'avion amorça une descente si rapide que Nate se cramponna de nouveau à son siège.

— Quoi ? Nous allons atterrir ? Où ?

— Sur la rivière. Vous inquiétez pas, à cette époque-ci de l'année, elle est gelée sur trois mètres d'épaisseur.

— Mais...

— On se pose sur des skis.

Le mot lui rappela qu'il détestait les sports d'hiver.

— Des skis ? Il ne vaudrait pas mieux des patins ?

Jerk éclata d'un rire tonitruant tandis que l'avion s'approchait du ruban de glace à une vitesse que Nate jugea suicidaire.

— Des patins ! Elle est bonne, celle-là !

L'engin rebondit, dérapa, se redressa avant de s'arrêter au bout d'une gracieuse glissade qui mit les entrailles de Nate au bord de la déroute. Jerk coupa le contact. Dans le soudain silence, Nate entendit distinctement son cœur battre comme le galop d'un cheval emballé.

— On ne vous paie sûrement pas assez, parvint-il à articuler.

— Oh ! C'est pas la paie qui compte, déclara Jerk en lui donnant une claque amicale sur le bras. Bienvenue à Lunacy, chef !

Nate décida de ne pas embrasser le sol en descendant de la carlingue. D'abord, il aurait l'air ridicule et, surtout, il craignait que ses lèvres restent collées à la glace. Il espéra seulement que ses jambes tiendraient assez longtemps pour le porter jusqu'à un endroit chaud et tranquille. Mais il avait d'abord un problème à résoudre : traverser la glace sans se casser une jambe ou se rompre le cou.

— Vous inquiétez pas pour votre barda, chef ! lui cria Jerk quand il commença à s'éloigner à pas comptés. Je vous l'apporterai.

— Merci !

En rattrapant sa première glissade, il vit une silhouette debout sur la rive, enveloppée dans une parka marron au capuchon doublé de fourrure et dont l'haleine lançait des bouffées de vapeur. La prenant pour repère, il s'avança en piétinant la surface inégale de la glace avec toute la dignité dont il était capable.

— Ignatious Burke ?



La voix était rocailleuse mais féminine. Nate glissa encore une fois, se rattrapa et réussit à arriver sain et sauf sur la rive enneigée. La silhouette tendit une main gantée d'une moufle, agrippa la sienne pour le remettre daplomb et la secoua avec vigueur.

— Anastasia Hopp, se présenta Mme le maire. Vous n'êtes pas encore bien aguerri, à ce que je vois. Jerk, tu t'es amusé à faire peur à notre nouveau chef pendant le trajet ?

— Non, m'dame. Juste un peu de turbulences.

— Comme toujours. Beau garçon, ma foi. Même vert de trouille. Tenez, avalez-moi ça, dit-elle en sortant de sa poche une flasque d'argent qu'elle lui tendit.

— Euh... c'est-à-dire que...

— Allez-y, vous n'êtes pas encore en service. Une lampée de brandy vous remettra les tripes à l'endroit.

Décidant que sa situation ne pouvait pas empirer, Nate déboucha la flasque et en but une longue gorgée, qu'il sentit descendre comme une langue de feu dans son estomac en détresse.

— Merci.

— Nous allons vous installer au *Lodge*, vous laisser le temps de reprendre votre souffle, expliqua-t-elle en le précédant sur une piste de neige damée. Je vous ferai visiter la ville plus tard, quand vous aurez les idées claires. Un long chemin depuis Baltimore.

— Oui, très.

Il se crut dans un décor de cinéma. Les arbres blanc et vert, la rivière gelée, la neige, les maisons en rondins, la fumée qui sortait des cheminées, tout avait l'air trop léché, trop convenu. Il contemplait le paysage à travers une sorte de voile d'irréalité qui lui fit prendre conscience de son épuisement. Il avait été incapable de dormir pendant ses différents vols et calcula qu'il n'avait pas été à l'horizontale depuis près de vingt-quatre heures.

— Belle journée claire, commenta Hopp. Les montagnes se donnent en spectacle. Le genre de tableau qui attire les touristes.

C'était en effet aussi parfait qu'une carte postale. Nate avait de plus en plus l'impression de s'être introduit par

inadvertance dans un décor de cinéma – ou dans le rêve de quelqu'un d'autre.

— Je suis contente de vous voir bien équipé, reprit-elle sans cesser de l'observer du coin de l'œil. Les gens d'en bas, comme nous appelons ceux des autres États, arrivent ici avec des beaux pardessus, des bottines tout droit sorties du magasin et ils se plaignent d'avoir froid.

Il avait commandé sa garde-robe sur un site Internet, conformément à la liste détaillée fournie par le maire.

— Vous étiez explicite sur les choses dont j'aurai besoin.

— Je le suis encore plus sur ce dont *nous* avons besoin. Ne me décevez pas, Ignatious.

— Appelez-moi Nate. Et je n'ai pas l'intention de vous décevoir, madame le maire.

— Hopp suffira. C'est ce qu'ils disent tous.

Elle gravit les quelques marches en bois d'une galerie couverte qui s'étendait sur toute la longueur de la façade d'un bâtiment.

— Voici le *Lodge*. À la fois hôtel, bar, restaurant, centre de rencontre. Vous y avez une chambre retenue, elle fait partie de votre salaire. Si vous décidez de vous installer ailleurs, ce sera à vos frais. L'établissement appartient à Charlene Hidel. La cuisine est bonne et l'endroit correctement tenu. Elle vous soignera bien. Elle essaiera aussi de vous mettre dans son lit ou de se glisser dans le vôtre.

— Pardon ?

— Vous êtes beau garçon, et Charlene a un faible pour les beaux hommes. Elle est trop vieille pour vous, mais elle est convaincue du contraire. À vous d'en décider.

Nate découvrit sous le capuchon de la parka un visage rond et rouge comme une pomme, des petits yeux noisette au regard vif et des lèvres minces dont les coins se relevaient en un sourire narquois.

— Comme partout en Alaska, reprit-elle, nous avons un surplus d'hommes, ce qui n'empêche pas la population féminine de renifler la viande fraîche. Vous en êtes, beaucoup voudront y goûter. Faites ce qui vous plaît de votre temps libre, Ignatious. Je vous demande seulement de ne pas sauter les filles pendant vos heures de service.

— Je l'inscrirai sur mes tablettes.

— J'y compte bien !

Son rire, qu'elle ponctua d'une tape sur le bras de Nate, sonna comme deux coups de corne de brume. Et elle ouvrit enfin la porte pour le laisser entrer dans un havre de chaleur.

Il huma d'abord un arôme accueillant de feu de bois et de café frais, une odeur d'oignons frits et une bouffée de parfum entêtant. La vaste salle était aménagée d'un côté en restaurant, avec tables et chaises, de l'autre en bar, avec un comptoir et des tabourets rouges, usés par des années de loyaux services. Par une baie ouverte sur la gauche, il vit un billard, ce qui ressemblait à un baby-foot et un juke-box illuminé comme un arbre de Noël. À droite, une autre baie donnait sur la réception de l'hôtel : un comptoir devant des casiers numérotés contenant les clés et le courrier des pensionnaires. Un grand feu flambait dans la cheminée et les fenêtres en façade offraient une vue spectaculaire sur les montagnes.

Une serveuse enceinte jusqu'aux dents apportait leurs cafés à deux clients attablés. Elle avait des cheveux noirs et brillants coiffés en une longue tresse et un visage d'une beauté si sereine que Nate en cligna des yeux. Avec ses yeux noirs et doux et son teint doré, elle lui apparut comme une incarnation locale de la Madone. Un petit garçon de trois ou quatre ans était assis à une autre table devant un album à colorier. Un homme en veste de tweed perché au bar fumait en lisant un épais roman qui paraissait usé. Au fond de la salle, un autre homme à la longue barbe brune cachant sa chemise de flanelle défraîchie semblait soutenir avec lui-même une conversation hargneuse.

À leur entrée, toutes les têtes se tournèrent et des saluts fusèrent à l'adresse de Hopp, qui rabattit son capuchon en dévoilant une tignasse grise indisciplinée. Les regards qui se fixèrent aussitôt sur Nate exprimaient un éventail de sentiments allant de la simple curiosité de la plupart à l'hostilité manifeste du barbu.

— Je vous présente Ignatious Burke, notre nouveau chef de la police, annonça Hopp en faisant glisser la

fermeture de sa parka. Les deux qui boivent leur café sont Dex Trilby et Hans Finkle. Là-bas, avec l'air méchant sur ce qu'on peut voir de sa figure derrière la forêt de poils, c'est Bing Karlovski. Rose Itu sert les clients. Comment va le bébé aujourd'hui, Rose ?

— De plus en plus agité. Bienvenue, chef Burke.

— Merci, répondit Nate.

— Celui-ci, poursuivit Hopp en allant taper sur l'épaule de la veste de tweed au bar, c'est le Professeur. Du nouveau dans ce bouquin depuis la dernière fois que vous l'avez lu ?

— J'y découvre toujours quelque chose. Vous venez de loin, ajouta-t-il en regardant Nate par-dessus ses lunettes.

— Plutôt, oui.

— Et vous n'en êtes pas encore remis, constata-t-il avant de reprendre sa lecture.

— Ce joli petit diable, enchaîna Hopp, c'est Jesse, le fils de Rose.

Le garçonnet leva de grands yeux sombres sous une épaisse frange de cheveux noirs et tira Hopp par le bord de sa parka pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

— Sois tranquille, répondit-elle, nous lui en donnerons une.

La porte derrière le bar s'ouvrit alors pour livrer passage à un colosse noir drapé dans un grand tablier blanc.

— Lui, annonça Hopp, c'est Big Mike, le cuisinier. Il était dans la marine jusqu'à ce qu'une de nos filles lui mette le grappin dessus un jour où elle était descendue à Kodiak.

— Dites plutôt qu'elle m'a ferré comme une truite, plaisanta Big Mike avec un large sourire. Bienvenue à Lunacy, chef.

— Merci.

— Il faut quelque chose de bon et de chaud pour notre nouveau chef, déclara Hopp.

— La soupe de poisson est bonne, aujourd'hui. À moins que vous ne préféreriez mordre dans de la viande rouge, chef.

Il fallut un moment à Nate pour s'identifier au terme de « chef ». Un moment pendant lequel il sentit tous les regards fixés sur lui.

— La soupe de poisson fera très bien l'affaire, répondit-il.

— C'est comme si vous l'aviez.

Sur quoi, Big Mike disparut dans la cuisine, d'où émergea sa voix de baryton qui beuglait une rengaine passée de mode.

Hopp fit signe à Nate de rester où il était et marcha vers le hall de l'hôtel. Il la vit passer derrière le comptoir, prendre une clé dans un casier. Au même moment, la porte derrière le comptoir s'ouvrit et la bombe fit son apparition.

Elle était blonde, comme doivent l'être les bombes, estima Nate. Une masse de cheveux ondulés couleur de miel cascadaient jusqu'à une impressionnante poitrine mise en valeur par le décolleté généreux d'un sweater bleu. Il fallut une minute à Nate pour remonter au visage, car ledit sweater était inséré dans la ceinture d'un jean si étroitement moulé qu'il devait provoquer des contusions internes à certains organes vitaux.

Le visage, quand son regard y parvint, arborait une paire d'yeux bleus brillants d'une innocence que contredisaient des lèvres pulpeuses tartinées d'un rouge agressif. L'ensemble évoquait une poupée Barbie, mais une Barbie dévoreuse d'hommes. En dépit des contraintes imposées à son anatomie par l'ajustage des vêtements, tout ce qui pouvait onduler ondula tandis qu'elle contournait le comptoir d'une démarche chaloupée, traversait le restaurant sur des mules à talons aiguilles et allait s'accouder au bar dans une posture langoureuse.

— Bonjour, beau gosse, lâcha la bombe.

La voix – un ronronnement de gorge, fruit manifeste d'une longue expérience – était conçue pour vider de son sang une tête d'homme et ramener son QI au niveau de celui d'un navet pas mûr.

— Un peu de tenue, Charlene ! la rabroua Hopp en faisant tinter la clé. Ce pauvre garçon est mort de fatigue

et a l'estomac à l'envers, il n'a pas la force de vous affronter en ce moment. Chef Burke, Charlene Hidel, la propriétaire. Votre gîte et votre couvert sont pris en charge par le budget municipal, ne vous croyez donc pas obligé de payer quoi que ce soit en nature.

— Vous êtes trop méchante, Hopp, ronronna Charlene avec un sourire mutin. Venez, chef Burke, je vais vous installer dans votre chambre et je vous ferai monter quelque chose de chaud à manger.

— Il montera avec moi, déclara Hopp. Jerk va lui apporter ses bagages. En attendant, Rose lui servira la soupe de poisson que Mike est en train de lui réchauffer. Venez, Ignatious. Les mondanités attendront que vous soyez en meilleur état.

Nate aurait pu se défendre tout seul, mais il jugea inutile de discuter. Il suivit donc Hopp dans l'escalier aussi docilement qu'un toutou suit son maître. En quittant la salle, il entendit quelqu'un grommeler un mot sonnante comme *cheechako*. Il supposa que c'était une insulte et ne la releva pas.

— Charlene n'est pas une mauvaise femme, lui dit Hopp. Seulement elle ne peut pas s'empêcher d'allumer les hommes dès que l'occasion se présente.

— Ne vous faites pas de souci pour moi, maman.

Hopp lâcha un double éclat de rire en corne de brume en introduisant la clé dans la serrure de la chambre 203.

— Son homme s'est envolé il y a une quinzaine d'années en la laissant seule avec leur fille à élever, Meg. Elle a plutôt fait du bon travail, bien qu'elles passent le plus clair de leur temps à se chamailler. Elle n'a pas manqué d'hommes depuis, tous plus jeunes chaque fois. Je vous ai déjà dit qu'elle était trop vieille pour vous, mais je devrais plutôt préciser que, de la manière dont elle se conduit, c'est vous qui êtes trop vieux pour elle. Trente-deux ans, je crois ?

— Je les avais en quittant Baltimore. Cela fait combien d'années, déjà ?

Sur un nouveau coup de corne de brume, Hopp ouvrit la porte.

— Charlene en a une bonne douzaine de plus. Sa fille a un peu moins de votre âge. Vous feriez bien de ne pas l'oublier.

— Je croyais que les femmes étaient ravies quand une des leurs met le grappin sur un homme plus jeune.

— Ça montre que vous n'y connaissez pas grand-chose aux femmes. Nous sommes enragées, oui, parce que nous n'avons pas réussi à le rafler d'abord. Voilà votre chambre.

Il entra dans une pièce aux cloisons de bois meublée d'un lit de fer en plein milieu, d'une commode surmontée d'une glace d'un côté, d'une petite table ronde, d'un bureau et de deux chaises de l'autre. Tout était propre, spartiate et aussi attirant qu'un sac de riz.

— Il y a une petite cuisine par ici, reprit Hopp en tirant un rideau derrière lequel un mini-réfrigérateur, un réchaud à deux feux et un évier grand comme la paume de la main encombraient un réduit. À moins que vous ayez la passion de la cuisine, je vous conseille de prendre vos repas en bas. On mange bien, ici. Ce n'est pas le Ritz, bien sûr, et il y a des chambres plus belles que celle-ci, seulement nous devons respecter le budget. La salle d'eau, ajouta-t-elle en ouvrant une porte. Un peu juste, mais suffisante.

Nate passa la tête à l'intérieur. Le lavabo était à peine plus grand que l'évier de la kitchenette ; en revanche, la douche convenait à sa taille.

— Vos affaires, chef ! annonça Jerk, qui entra en portant les deux valises et le sac marin comme s'ils ne pesaient rien.

Il jeta le tout sur le lit, qui s'affaissa nettement sous le poids.

— Si vous avez besoin de moi, reprit-il, je vais manger un morceau en bas. Je couche ici ce soir et je m'en vais demain matin.

Sur quoi, il porta deux doigts à son front en guise de salut et se retira dans un lourd bruit de bottes.

— Oh ! Minute ! cria Nate en plongeant la main dans sa poche.

— Je me charge de son pourboire, intervint Hopp. Tant que vous n'avez pas pointé, vous êtes l'invité du conseil municipal.

— Merci.

— Mais je compte bien que vous ne vous tournerez pas les pouces et que nous en aurons pour notre argent.

— Déjeuner ! chantonna Charlene en arrivant avec un plateau qu'elle alla poser sur la table. Une soupe de poisson toute chaude, chef, et un sandwich, vous m'en direz des nouvelles ! Attention, le café est brûlant.

— Ça sent très bon. Merci, madame Hidel.

— Pour vous c'est Charlene, dit-elle en battant des cils avec un art consommé. Nous sommes une grande famille, ici.

— Si c'était vrai, nous n'aurions pas besoin d'un chef de la police.

— Voyons, Hopp, n'allez pas lui faire peur ! La chambre vous plaît, Ignatious ?

— Appelez-moi Nate. Elle est très bien, merci.

— Lestez-vous l'estomac et reposez-vous, déclara Hopp. Quand vous aurez repris vos esprits, prévenez-moi, je vous ferai faire la visite guidée. Votre première obligation officielle sera d'assister demain après-midi à la séance du conseil municipal. Je vous présenterai à ceux qui auront bien voulu faire acte de présence. Avant, vous voudrez sans doute voir vos locaux et faire connaissance avec vos deux agents et avec Peach. Et vous recevrez votre étoile de shérif.

— Mon... étoile ?

— Jesse voulait être sûr que vous en auriez une. Venez, Charlene, laissons ce pauvre garçon tranquille.

Joignant le geste à la parole, elle lui empoigna un bras et l'entraîna dehors. Derrière la porte refermée, Nate entendit les protestations étouffées de Charlene sous le claquement de ses talons aiguilles.

Une fois sûr d'être seul, il donna un tour de clé à la serrure, se défit de ses vêtements polaires qu'il laissa tomber par terre en tas puis, en bottes et sous-vêtements, prit le bol de soupe, la cuillère et alla se poster derrière la fenêtre.



Il était trois heures et demie de l'après-midi à la pendulette posée sur la table de chevet et il faisait aussi noir qu'à minuit. À la lumière des réverbères, il distinguait les contours des bâtiments bordant la rue. Partout, les décorations de Noël brillaient de tous leurs feux, mais il n'y avait personne dehors. Pas trace de vie.

Trop fatigué, trop affamé pour en apprécier le goût, Nate avalait mécaniquement sa soupe de poisson. Derrière la vitre, il ne voyait rien qu'un décor de cinéma. Les bâtiments et les maisons auraient pu être des façades factices, les quelques personnages rencontrés en bas, des figurants. Il se trouvait peut-être au cœur d'une hallucination produite par la dépression, le chagrin, la colère, quels qu'aient été les ingrédients vénéneux de ce qui l'avait poussé à se lancer dans le vide. Il se réveillerait chez lui, à Baltimore, s'obligerait à rassembler assez de forces pour prétendre vivre une journée de plus...

La soupe terminée, il prit le sandwich et retourna le manger derrière la fenêtre en regardant ce monde inerte en noir et blanc, dont les lumières de fête soulignaient l'aspect surréaliste. Peut-être sortirait-il dans ce désert, peut-être deviendrait-il à son tour un figurant de cette illusion avant de se dissoudre dans un fondu enchaîné, comme à la dernière bobine d'un vieux film. Alors, tout serait fini...

Il hésitait à le souhaiter ou à s'y résigner quand une silhouette apparut. Ses vêtements d'un rouge éclatant semblaient jaillir de ce décor incolore pour lui donner vie. Ses mouvements vifs, résolus, paraissaient dictés par une mission à accomplir, un objectif à atteindre. Elle laissait dans la neige des empreintes de pas qui signifiaient « Je suis passée ici, j'existe ». De sa fenêtre, Nate ne pouvait dire si la silhouette était celle d'un homme, d'une femme ou d'un enfant, mais sa couleur et l'assurance de sa démarche suffisaient à retenir son intérêt.

Comme si elle s'était sentie observée, la silhouette s'arrêta, regarda en l'air. Une fois de plus, Nate eut une impression de noir et blanc, noir des cheveux, blanc du visage, brouillés par l'obscurité et la distance. Un instant,

tout se figea avant que la silhouette se remette à marcher en direction du *Lodge* et disparaisse du cadre.

Nate tira le rideau, tourna le dos à la fenêtre. Il hésita à défaire ses valises, se contenta de les poser par terre, se déshabilla en se forçant à ignorer la froidure de l'air sur sa peau nue et se glissa sous les couvertures comme un ours rampe dans sa tanière d'hibernation.

Il resta là, inerte, un homme dans la force de l'âge dont l'épaisse tignasse châtaine surmontait un long visage mince aux traits affaissés par l'épuisement et des yeux gris au regard rendu flou par le découragement. Sous la barbe de vingt-quatre heures, sa peau était blafarde. La nourriture avait apaisé les tiraillements de son ventre, mais il se sentait apathique comme au sortir d'une grippe débilitante. Il regrettait que Charlene Barbie ne lui ait pas apporté une bouteille à la place du café. S'il n'était pas un gros buveur – ce qui l'avait sauvé de l'alcoolisme en plus du reste – une ou deux bonnes lampées d'alcool auraient pu aider son cerveau à se déconnecter et à trouver le sommeil.

Dans le silence, il entendait le vent qui s'était levé et gémissait à la fenêtre. Il entendait aussi les craquements de la bâtisse en bois et sa propre respiration. *Ignore-les, s'ordonna-t-il. Ignore tout. Dors.*

Il comptait sommeiller deux ou trois heures, se doucher pour effacer la crasse du long voyage, finir de se réveiller avec du café fort. Après, eh bien, il serait toujours temps de voir ce qu'il avait à faire.

Il éteignit la lumière, la pièce plongea dans le néant du noir. Quelques secondes plus tard, Nate y plongea à son tour.

Le noir l'avait aspiré comme la boue d'un marécage lorsque le cauchemar l'en arracha. Haletant, couvert d'une sueur froide et poisseuse, il rejeta ses couvertures, respira profondément. L'odeur de la chambre ne lui était pas familière et il lui fallut un moment pour se rappeler qu'il n'était plus dans son appartement de Baltimore.

Il avait perdu la raison, il était en Alaska.

Le cadran lumineux de la pendulette indiquait 5 h 48. Il avait donc dormi un peu plus de deux heures. L'obscurité régnait, comme dans son mauvais rêve. Une nuit noire. Une pluie polluée. Une odeur de poudre et de sang. *Bon Dieu, Nate, je suis touché !* Une pluie glaciale ruisselait sur son visage, du sang tiède suintait entre ses doigts. Le sien et celui de Jack.

Il était aussi impuissant à empêcher le sang de couler que la pluie de tomber. L'une et l'autre avaient répandu le restant de sa personnalité dans le ruisseau d'une sordide ruelle de Baltimore. Ça aurait dû être moi, s'était-il répété. Pas Jack. Jack aurait dû être chez lui avec sa femme et ses enfants. C'est moi qui aurais dû crever sous la pluie, sur l'asphalte crasseux. Mais il s'en était tiré avec une balle dans la jambe et une autre au-dessus de la ceinture. Juste assez pour le faire tomber, le ralentir et laisser Jack mourir à sa place. Il avait suffi de quelques secondes de trop, de quelques erreurs insignifiantes pour entraîner la mort d'un homme bon et courageux.

Il avait dû se résigner à vivre avec ce remords, cette blessure de l'âme pire que celles de sa chair. Il avait envisagé de se tuer à son tour, seulement cette solution égoïste n'aurait en rien honoré la mémoire de son ami. Continuer à vivre était infiniment plus dur.

Il chassa de son mieux ces dernières pensées, se rendit dans la salle de bains. Le maigre filet d'eau chaude lui fit l'effet d'un don du ciel. Il faudrait du temps pour que cette eau parvienne à éliminer la crasse et la sueur séchée des dernières trente-six heures, mais le temps ne lui posait pas de problème. Ensuite, il s'habillerait, reprendrait pied dans la réalité. Peut-être passerait-il un coup de fil à Mme le maire afin qu'elle l'emmène faire un tour au poste de police qui serait désormais le sien. Peut-être réussirait-il à effacer la première impression des témoins de son arrivée, celle d'un ahuri dépassé par les événements.

Une fois douché et rasé, il se sentit à peu près bien dans sa peau et sortit de ses valises des vêtements propres, qu'il endossa couche après couche. Un coup d'œil dans la glace lui tira un sourire. « Venez, chef, vous aurez droit à une belle étoile de shérif », dit-il à haute voix.

Quand il descendit l'escalier, le calme ambiant l'étonna. Sous le cercle polaire, les nuits d'hiver sont longues, les gens recherchent la compagnie de leurs semblables. Un endroit comme le *Lodge* aurait dû être bondé, à cette heure-là. Il s'était attendu à percevoir le brouhaha des voix, le cliquetis des boules de billard, le juke-box diffusant un vieux succès de musique country. Dans la grande salle, la belle Rose servait du café, peut-être aux deux mêmes clients, qu'il ne fut pas sûr de reconnaître. Son gamin était assis à la même table et coloriait son album avec la même application, en tirant la langue. Nate vérifia sa montre : 7 h 10.

Quand il entra, Rose se tourna vers lui, sourit.

— Salut, chef.

— Salut, Rose. C'est calme, ce soir.

Le sourire de Rose fit place à un éclat de rire.

— Pas ce soir : ce matin.

— Comment ?

— Il est plus de 7 heures du matin. Vous avez sûrement envie d'un bon petit déjeuner.

— Je...

— Il faut un bout de temps pour s'y habituer, dit-elle en montrant la nuit à travers les vitres. Il fera jour dans quelques heures. Asseyez-vous donc, je vais vous apporter du café pour finir de vous réveiller.

Ainsi, il avait fait plus que le tour du cadran ! Il ne sut s'il devait en avoir honte ou s'en féliciter. Depuis des mois, il ne dormait jamais plus de quatre ou cinq heures d'un mauvais sommeil.

Se sentant dans de bonnes dispositions pour entamer une campagne de relations publiques, il posa sa parka sur une banquette et s'approcha de la table de Jesse.

— Cette chaise est libre ?

Le petit garçon leva les yeux sous sa frange et hocha la tête sans cesser de colorier.

— Une belle vache violette, commenta Nate en regardant le travail en cours.

— Les vaches ont pas cette couleur-là, en vrai, lui fit observer Jesse. Il faut les colorier comme ça.

— C'est ce que je pensais. Tu apprends le dessin à l'école ?

— Je vais pas encore à l'école, répondit Jesse en ouvrant de grands yeux étonnés. J'ai que quatre ans.

— Quatre ans ? Pas possible ! Je t'en aurais donné douze.

Nate fit un clin d'œil complice à Rose, qui arrivait à ce moment-là et posait devant lui une tasse de café fumant.

— J'ai eu mon anniversaire, avec plein de gâteaux et de ballons. Un million de ballons. Pas vrai, m'man ?

— Vrai, Jesse, répondit-elle en posant un menu à côté de Nate.

— Et on va avoir bientôt un bébé, enchaîna Jesse. Et j'ai deux chiens et...

— Jesse, laisse le chef Burke regarder le menu.

— En fait, dit Nate, j'allais justement demander à Jesse qu'il me recommande quelque chose. Qu'est-ce qu'il y a de bon, Jesse ?

— Les crêpes.

— Eh bien, va pour les crêpes.

— Si vous changez d'avis, prévenez-moi, dit-elle en notant la commande avant de s'éloigner.

Mais Nate avait eu le temps de la voir rosir de plaisir.

— Alors, parle-moi de tes chiens. De quelle race sont-ils ?

Et Nate eut droit aux exploits des toutous pendant tout le repas.

Une pile de crêpes et la compagnie d'un gentil petit garçon valaient mieux, pour commencer la journée, que le souvenir d'un cauchemar. Nate retrouva sa bonne humeur. Il était sur le point de téléphoner à Hopp quand celle-ci fit son entrée.

— J'ai entendu dire que vous étiez levé, lança-t-elle en rabattant son capuchon. Vous avez meilleure mine qu'hier.

— Désolé d'avoir fait mauvais effet.

— Pas de problème. Je constate que vous avez eu une bonne nuit de sommeil, un solide petit déjeuner et de la bonne compagnie, dit-elle en souriant à Jesse. D'attaque pour la visite guidée ?

— Bien sûr.

Quand il sortit avec elle, le froid lui causa un tel choc qu'il vacilla et se hâta de sauter dans le 4 × 4 garé devant la porte.

— Vous avez le sang trop liquide.

— Il aurait beau être épais comme de la purée, il ferait quand même foutrement froid. Excusez-moi.

Elle fit entendre son rire tonitruant en lançant le moteur.

— De rien, je ne suis pas bégueule. Bien sûr qu'il fait *foutrement* froid, on est en décembre. Nous allons faire notre tournée en voiture. Inutile de se traîner sous la neige avant le lever du jour.

— Combien de vos citoyens meurent de froid dans l'année ?

— La montagne nous en prend quelques-uns, surtout des touristes ou des cinglés. Il y aura trois ans en janvier, un certain Teek s'était soulé au point de se laisser

geler à mort dans ses cabinets en lisant *Playboy*, mais c'était un imbécile. Les gens d'ici savent se protéger et les *cheechakos* qui survivent à un hiver apprennent ou battent en retraite.

— Les *cheechakos* ?

— Les nouveaux arrivants. Ici, il ne faut pas mépriser la nature, mais apprendre à vivre avec – et si vous êtes doué, à en profiter. Se promener à skis ou à raquettes, patiner sur la rivière, pêcher sous la glace. En prenant ses précautions, bien sûr. Notre dispensaire, annonça-t-elle en passant devant un petit immeuble en forme de boîte à chaussures. Nous avons un médecin et une infirmière.

— Et s'ils ne peuvent pas tout traiter ?

— Le patient est envoyé à Anchorage par avion. Nous avons une pilote qui habite près de la ville. Meg Galloway.

— Une femme pilote ?

— Seriez-vous misogyne, Ignatious ?

— Non. Simple curiosité.

— Meg est la fille de Charlene. Une sacrée bonne pilote. Un peu fêlée, mais il faut l'être quand on fait le métier de taxi-brousse, du moins à mon avis. C'est elle qui aurait dû vous amener d'Anchorage, mais vous aviez un jour de retard sur nos prévisions, elle était retenue pour une autre course, alors j'ai appelé Jerk. Vous la rencontrerez sans doute tout à l'heure à la réunion de la mairie.

*Une pilote fêlée, pensa Nate, ça promet.*

— Le bazar, reprit Hopp. Ils ont tout ce qu'il faut, sinon ils trouvent le moyen de se le procurer. Le plus vieux bâtiment de Lunacy, construit par les trappeurs au début des années 1800. Harry et Deb l'ont agrandi depuis qu'ils l'ont acheté en 1983.

Le magasin était deux fois plus grand que le dispensaire et comportait un étage. La devanture était déjà éclairée.

— La poste est installée à la banque pour le moment ; nous allons en bâtir une à partir de cet été. La petite boutique à côté du bazar, c'est *Chez l'Italien*, comme nous l'appelons. Il fait une bonne pizza mais ne livre pas en dehors de la ville.

— Une pizzeria en Alaska ? s'étonna Nate.

— Un Italien de New York, Johnny Trivani, était venu chasser ici il y a trois ans. Il est tombé amoureux de l'endroit et n'en est plus reparti. Il avait commencé par appeler sa boutique *Trivani's*, mais tout le monde disait « On va chez l'Italien », alors il a suivi. Il parle d'y ajouter une boulangerie et de se marier avec une Russe comme on en trouve sur Internet. Il finira peut-être par le faire.

— Il vendra des blinis frais ?

— Espérons-le. Le journal local, poursuivait-elle en montrant une autre boutique aux volets clos. Les éditeurs sont absents, ils ont emmené les enfants à San Diego pour les vacances de Noël. La radio locale, KLUN, émet de cette boutique-là. Mitch Dauber y fait pratiquement tout lui-même. La plupart du temps, il est très amusant.

— Je l'écouterai.

Hopp fit demi-tour et reprit la grand-rue en sens inverse.

— L'école est à quelques centaines de mètres en dehors de l'agglomération. Elle compte soixante-dix-huit élèves en ce moment, du jardin d'enfants à la sixième. Nous y donnons aussi des cours pour adultes : art, apprentissage, etc. De la débâcle au retour des gelées, les classes ont lieu le soir. Le reste du temps, dans la journée. Nous avons cinq cent six habitants en ville et environ cent dix en dehors, qui font partie de notre district. Le vôtre aussi, maintenant.

Aux yeux de Nate, les lieux avaient toujours l'air aussi artificiels qu'un décor de cinéma et il voyait mal comment se les approprier.

— Le local des pompiers, tous volontaires. Et voilà la mairie, dit-elle en ralentissant devant un long bâtiment en rondins. Mon mari l'a fait construire il y a treize ans. Il était le premier maire de Lunacy et l'est resté jusqu'à son décès, cela fera quatre ans en février.

— De quoi est-il mort ?

— Crise cardiaque pendant un match de hockey sur le lac. Il est tombé raide après avoir marqué un but. C'était tout lui.

Nate marqua un bref temps d'arrêt.



— Qui a gagné ?

Il eut droit à une rafale de corne de brume.

— Son but égalisait le score, ils n'ont pas fini le match. Voici votre quartier général, annonça-t-elle quelques mètres plus loin.

Plus neuf que ses voisins, le petit bâtiment était du style bungalow, avec un porche fermé devant une porte d'entrée que flanquaient deux fenêtres aux volets vert bouteille. Le passage déblayé du trottoir jusqu'à la porte était déjà recouvert de cinq ou six centimètres de neige fraîche. Un pick-up bleu était garé sur le côté, un autre sentier étroit menait de l'emplacement de parking à la porte. Les deux fenêtres étaient éclairées et un filet de fumée sortait de la cheminée.

— Nous sommes déjà ouverts au public ?

— Bien sûr, on savait que vous viendriez aujourd'hui. Prêt à faire connaissance avec votre équipe ?

Quand il mit pied à terre, le froid le frappa avec la même violence qu'en sortant du *Lodge* et il suivit Hopp en respirant entre les dents.

— C'est ce que nous appelons un vestibule arctique, dit-elle en poussant la porte du porche. Il permet de réduire les pertes de chaleur du bâtiment principal. C'est là qu'on accroche les parkas.

Elle pendit la sienne à une patère. Nate en fit autant, fourra ses moufles dans une poche, enleva son passe-montagne et son écharpe en se demandant s'il s'habituerait jamais à devoir se harnacher comme un explorateur du pôle Nord chaque fois qu'il mettrait le nez dehors.

Hopp ouvrit la porte intérieure, d'où s'échappèrent des effluves de feu de bois et de café.

Les murs beiges et le sol couvert de lino conféraient à la pièce une chaleureuse esthétique de local industriel. Dans un coin, sur un gros poêle à bois, une bouilloire crachait de la vapeur. Deux bureaux métalliques se faisaient face contre un mur, une rangée de chaises en plastique occupait celui d'en face. Au fond reposaient sur un comptoir un poste de radio émetteur-récepteur, un ordinateur et de petits arbres de Noël d'un ton de

vert que la nature n'aurait jamais osé créer. Nate nota la présence de deux portes, une de chaque côté du comptoir, et d'un panneau d'affichage où étaient punaisés divers documents d'aspect administratif. Il y avait aussi trois personnes qui se donnaient beaucoup de mal pour ne pas le dévisager avec curiosité.

Deux hommes assis derrière les bureaux jumeaux, dont l'un paraissait à peine en âge de voter et l'autre assez vieux pour avoir voté pour Kennedy, se levèrent à son entrée. Ils étaient tous deux vêtus d'épais pantalons de laine, de grosses bottes et de chemises de flanelle sur lesquelles était épinglé un badge. Le plus jeune était natif de l'Alaska, comme en témoignaient ses cheveux noirs et raides et ses yeux bridés dans un visage d'une jeunesse et d'une innocence touchantes. L'autre avait les traits burinés, les cheveux gris coupés en brosse, des bajoues et de profondes crevasses autour d'yeux d'un bleu délavé qui avaient dû voir beaucoup de choses. Sa carrure encore athlétique et la raideur de son maintien dénotaient l'ancien militaire.

La troisième personne était une femme dodue aux joues rebondies et à l'ample poitrine sous un sweater rose. Ses cheveux poivre et sel étaient ramenés en chignon sur le sommet de sa tête et elle tenait une assiette contenant une pyramide de petites brioches à la cannelle couvertes de sucre glace.

— L'équipe au complet, annonça Hopp. Chef Ignatious Burke, je vous présente l'agent Otto Gruber.

L'homme aux cheveux en brosse s'avança, la main tendue.

— Chef, dit-il sobrement.

— Gruber, répondit Nate sur le même ton.

— L'agent Peter Notti, enchaîna Hopp.

— Bonjour chef, prononça ce dernier avec respect.

Son sourire hésitant donna à Nate une impression de déjà-vu.

— Seriez-vous apparenté à Rose ? demanda Nate.

— Oui, chef. C'est ma sœur.

— Et enfin, pour la bonne bouche si je puis dire, votre secrétaire et inlassable pourvoyeuse de pâtisseries variées, Marietta Peach.

— Enchantée de faire votre connaissance, chef Burke, fit-elle avec un accent chantant venu tout droit des bayous de Louisiane. J'espère que vous vous sentez mieux.

— Très bien, merci, madame Peach.

— Je vais montrer au chef le reste des locaux et je vous laisserai ensuite seuls pour faire connaissance. Venez, Ignatious, commençons par vos... chambres d'amis.

La porte de droite menait à deux cellules, vides d'occupants, pourvues chacune d'un bat-flanc. Les murs paraissaient repeints de frais, le sol en ciment avait été récemment briqué. Une odeur de désinfectant flottait encore dans l'air.

— Elles servent souvent ? s'enquit Nate.

— Non. Ivresse publique ou tapage nocturne, la plupart du temps. Mais il faut vraiment être soûl à se rouler par terre ou faire un raffut de tous les diables pour passer la nuit au poste. Vous aurez de temps en temps des affaires de coups et blessures ou de vandalisme, le plus souvent du fait de gamins désœuvrés. Le taux de criminalité de Lunacy est faible, Dieu merci. Aucun avocat ne vit ici. Donc, si quelqu'un tient à en prendre un, il doit le faire venir d'Anchorage ou de Fairbanks. Nous avons bien en ville un juge à la retraite, mais il préfère pêcher sous la glace que se pencher sur des problèmes juridiques. Allons voir votre bureau, maintenant.

Ils retraversèrent la pièce principale, où chacun affectait d'être occupé. À côté du comptoir où officiait Mme Peach, Nate jeta un coup d'œil au râtelier d'armes. Il y dénombra six fusils de chasse, cinq carabines, huit armes de poing et quatre couteaux d'allure redoutable.

— Quoi ? lança-t-il. Pas de sabre d'abordage ?

— Il vaut mieux être prêt à tout.

— Une invasion de Martiens, par exemple ?

Cette fois, Hopp se contenta de sourire.

La pièce, de taille modeste, comportait un bureau de métal gris avec un ordinateur, un téléphone et une lampe.

Contre le mur étaient adossés deux classeurs à côté d'un petit comptoir surmonté d'une machine à café déjà pleine, de deux tasses de faïence et d'un assortiment de sucres et de mini-doses de lait sur un plateau. Il y avait aussi un panneau d'affichage en liège encore vierge, deux chaises pliantes pour les visiteurs et quelques patères. Le reflet du plafonnier sur les vitres noircies par la nuit rendait l'ensemble impersonnel et déprimant.

— Peach a mis l'essentiel, mais si vous avez besoin de quoi que ce soit, le placard des fournitures est dans le couloir, en face des toilettes. Des questions ?

— Oui, beaucoup.

— Eh bien, posez-les.

— Je commence par celle-ci, puisque les autres en découlent. Pourquoi m'avez-vous engagé ?

— Bonne question. Je peux ? demanda-t-elle en désignant la cafetière.

— Faites comme chez vous.

Elle remplit les deux tasses, lui en tendit une et s'assit sur une des chaises de visiteurs.

— Il nous fallait un chef de la police.

— Croyez-vous ?

— Oui. Nous ne sommes pas grands, nous sommes isolés, nous réglons la plupart de nos problèmes, mais nous avons quand même besoin d'ordre, Ignatious. De tracer une limite entre le bien et le mal, le tort et la raison, et d'avoir quelqu'un qui la fasse respecter. Mon mari y a veillé des années, jusqu'à son dernier coup de crosse.

— Et maintenant, c'est vous.

— Exact. De plus, disposer de notre propre police signifie que nous pouvons continuer à régler nos problèmes entre nous, sans devoir y mêler la police d'État ou les fédéraux. Une petite ville est trop souvent traitée comme quantité négligeable, c'est pourquoi nous avons maintenant notre police, nos pompiers, une école, un journal hebdomadaire et une station de radio. Quand le mauvais temps nous coupe du reste du monde, nous pouvons nous suffire. Cependant, même isolés, nous avons

besoin d'ordre, ce dont ce bâtiment et les personnes qui s'y trouvent sont les symboles.

— Vous avez donc engagé un symbole ?

— En un sens, oui. Les gens se sentent plus en sûreté avec des symboles. Cela dit, je vous demande de considérer que votre job ne se limite pas au maintien de l'ordre mais aussi, sinon davantage, à celui des bonnes relations entre nos concitoyens. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai pris le temps de vous montrer quelques commerces et institutions de la ville et de vous nommer leurs responsables. Il y en a d'autres. Bing, le gros barbu, est garagiste. Il répare n'importe quoi et possède des engins lourds, chasse-neige, pelleuse. Lunatic Air transporte du fret et des passagers, livre des fournitures en ville et aux environs.

— Lunatic Air ?

— Meg, je vous en ai déjà parlé, expliqua Hopp avec un sourire. Nous avons réussi à nous développer en une petite ville respectable ce qui n'était, à l'origine, qu'un campement de hippies et de têtes brûlées. Quand vous aurez appris à connaître les gens, leurs relations et leurs griefs, vous saurez comment les manœuvrer.

— Ce qui me ramène à ma question. Pourquoi m'avoir engagé, moi, plutôt que quelqu'un déjà informé de tout cela ?

— Une personne d'ici aurait ses préjugés, ses relations et ses propres griefs, alors que quelqu'un de l'extérieur a un regard neuf. Vous êtes jeune, ce qui a joué en votre faveur. Vous n'avez pas de femme ni d'enfants que la vie d'ici aurait pu rebuter et qui vous auraient poussé à retourner dans une région civilisée. Vos dix ans d'expérience dans la police et vos qualifications représentent ce que je recherchais. En plus, vous n'avez pas ergoté sur le salaire.

— Je comprends vos raisons, mais je ne vois toujours pas ce que je suis censé faire.

— Vous m'avez l'air d'un garçon intelligent, vous le découvrirez vite. Et maintenant, dit-elle en se levant, je vous laisse. La réunion à la mairie est à 2 heures. Vous y prononcerez quelques mots.

— Ah, bon ?

— Oui. Une dernière chose, dit-elle en sortant de sa poche une petite boîte. Vous arborerez ceci, ajouta-t-elle, et elle épingla sur sa chemise une belle étoile d'argent toute neuve. À tout à l'heure, shérif.

Il resta planté au milieu de la pièce en regardant le café refroidi au fond de sa tasse. Hopp avait raison. Il n'avait ni femme ni enfants, rien ni personne ne le poussait à retourner dans une région civilisée – ou n'importe où ailleurs. S'il restait, il était condamné à réussir. Sinon, s'il ne saisisait pas cette chance ultime qui lui était offerte dans ce bout du monde, il n'aurait plus nulle part où aller. Et puisqu'il ne savait toujours pas ce qu'il était censé faire, il lui fallait prendre un point de départ et avancer.

L'estomac presque aussi noué que dans l'avion, il remplit sa tasse de café et revint dans la salle commune.

— Si vous voulez bien m'accorder deux minutes...

Il tira deux des chaises en plastique à côté des bureaux derrière lesquels les agents s'étaient réinstallés, s'assit sur l'une et adressa un grand sourire à Peach.

— Venez vous asseoir avec moi. Et apportez donc vos brioches, ajouta-t-il alors que les crêpes lui pesaient encore sur l'estomac. Elles sentent trop bon.

Visiblement ravie, elle posa l'assiette sur un bureau et invita les deux autres à se servir.

— Je me doute que vous êtes aussi mal à l'aise que moi, commença Nate en mordant dans une brioche. Vous ne me connaissez pas, vous ne savez pas quel genre de flic ni même quel genre de type je suis. Je ne suis pas du pays, j'ignore tout de cette partie du monde, et pourtant je vais vous donner des ordres. Délicieux, madame Peach.

— Merci, chef.

— Il n'est pas facile d'accepter les ordres d'un inconnu. Vous n'avez pas encore de raisons de me faire confiance. Je vais probablement commettre des erreurs et je ne vois aucun inconvénient à ce que vous me les montriez – pourvu que ce soit en privé, précisa-t-il. De mon côté, je compte sur vous pour me mettre au courant des choses,

des gens, des détails à connaître. Pour le moment, je voudrais savoir si je vous pose un problème. Si oui, réglons-le tout de suite.

Otto prit le temps d'avaler une gorgée de café.

— Je ne peux pas savoir si vous me posez un problème tant que je ne saurai pas ce que vous avez dans le ventre.

— D'accord. Le moment venu, parlez-m'en. Je verrai peut-être les choses de votre point de vue, je vous enverrai peut-être balader, mais au moins nous saurons où nous en sommes.

— Chef Burke ? intervint Peter.

— Je m'appelle Nate. Et j'espère qu'aucun de vous ne s'avisera de prendre exemple sur Mme Hopp et de m'appeler Ignatious.

— Eh bien, euh... Nate, je pensais qu'au début Otto ou moi pourrions vous accompagner en patrouille, au moins jusqu'à ce que vous soyez familiarisé avec la ville.

— Excellente idée. Mme Peach et moi allons mettre au point un tableau des tours de garde pour les prochaines semaines.

— Appelez-moi Peach, si vous voulez qu'on vous appelle Nate. Je voudrais juste dire que cet endroit doit rester propre et que certaines corvées – comme nettoyer les cabinets, Otto – devront être comprises dans les tours de garde. Les seaux et les balais ne sont pas des outils exclusivement réservés aux femmes.

— Je me suis engagé pour être policier, pas femme de ménage, grommela Otto.

Le visage de Peach exprimait en général une douceur toute maternelle. Mais, comme toutes les mères, elle pouvait percer d'un seul regard une plaque de blindage.

— Et moi, je suis payée pour être secrétaire et assurer la permanence, pas pour nettoyer les cabinets et...

— Nous prévoirons aussi une rotation pour ce genre de corvées, l'interrompit Nate, qui sentait les hostilités sur le point d'éclater. Je parlerai à Mme le maire de notre budget. Nous pourrions peut-être arriver à y trouver de quoi payer quelqu'un pour faire le ménage une ou deux fois par semaine. Qui détient la clé du râtelier d'armes ?

S'ensuivit un échange sur l'expérience de chacun avec les armes à feu. Otto rappela que, en tant qu'ancien marine, aucun type d'armement ne lui était étranger. Nate s'enquit ensuite du nombre d'habitants possédant une arme et titulaires d'un permis ; ce chiffre englobait la quasi-totalité de la population. Il apprit enfin, en parvenant à dissimuler son désarroi, qu'en cas d'arrestation il lui incombait de déterminer le montant de la caution éventuelle et de l'amende, ainsi que la procédure à engager.

Après avoir demandé à Peach une copie des arrêtés municipaux en vigueur, il regagna son bureau. Il ne lui fallut pas longtemps pour en prendre connaissance et il était en train de les épinglez au tableau de liège quand Peach entra.

— Voilà vos clés, Nate. Le râtelier, les portes du poste, des cellules et celle de votre voiture. Je les ai étiquetées.

— J'ai une voiture ?

— La Jeep Grand Cherokee garée dans la rue, précisa-t-elle en lui mettant le jeu de clés dans la main. Hopp a dit que l'un de nous devra vous montrer comment fonctionne le bloc de chauffage pour le moteur.

Il avait entendu parler de cet accessoire, indispensable pour éviter que le moteur ne gèle par des températures polaires.

— Nous verrons ça tout à l'heure.

— Le soleil se lève.

Il se tourna vers la fenêtre et se figea, les bras ballants, à la vue du disque orange et rose qui montait dans le ciel et éveillait les montagnes en caressant de traînées d'or leurs flancs immaculés.

La splendeur du spectacle le laissa muet.

— Un lever de soleil d'hiver en Alaska fait de l'effet, n'est-ce pas ? commenta Peach sans élever la voix.

— Plutôt, oui.

Hypnotisé, il s'approcha de la fenêtre. Il vit la rivière gelée sur laquelle il avait atterri, les reflets irisés de la glace, les monticules de neige sur la rive, les arbres vert et blanc, les maisons. Des silhouettes humaines, surgies de la nuit, semblaient apparaître par miracle comme



des taches de couleur sur la glace. Une troupe d'enfants déboulait en courant, munis de patins et de crosses de hockey. Et là, Grand Dieu ! Était-ce un aigle qui planait là-haut ? Par-dessus le tout, les montagnes se dressaient, tels des dieux tutélaires.

Nate en oublia le froid inhumain, le vent plus tranchant qu'une lame, sa solitude, ses peines secrètes. Pour la première fois, il se sentait vivant. Il avait envie de vivre.

### 3

Peut-être était-ce le froid ou un effet de la trêve rituelle entre Noël et le Jour de l'An, peut-être aussi l'arrivée du nouveau chef de la police incitait-elle les gens à bien se conduire : le premier problème ne se présenta pas avant midi.

Peach passa la tête par la porte du bureau :

— Charlene vient d'appeler du *Lodge*. Une querelle pendant une partie de billard qui a dégénéré en bagarre.

Nate alla dans la salle commune, pêcha une pièce de monnaie dans sa poche.

— Pile ou face ? dit-il à la cantonade.

— Face, annonça Otto.

Nate lança la pièce, la reçut sur le dos de la main.

— Pile. Peter, c'est vous qui venez avec moi. Si la bagarre n'est pas déjà finie quand nous arriverons, fit-il en endossant ses pelures polaires, vous identifierez les joueurs de billard et vous me direz si on peut se contenter d'un rappel à l'ordre. C'est à moi, ça ? questionna-t-il en montrant la grosse Jeep noire garée le long du trottoir.

— Oui, chef.

— Et ce fil branché sur la borne électrique, c'est pour le bloc de chauffage du moteur ?

— Oui, répondit Peter avant de débrancher le câble. Il y a aussi dans le coffre une couverture isolante qui conserve la chaleur du moteur quelques heures, des fusées de détresse, une trousse de premiers secours et...